

Ainsi qu'une aïe au-dessus d'un abîme,
Surplombe sur les eaux, le Huron est monté,
Entraînant Sidéra tremblante, exténuée....
La lune, à ce moment, derrière une nuée
Dérobe sa douce clarté.

A voir là ce jongleur debout, la tête nue,
L'œil errant tour-à-tour de la vague à la nue,
Semblant remercier le dieu qui le guida
Où sa vengeance vient de faire une victime,
On dirait Sagenax qui pleure sur le crime
De la druidesse Velléda.

Tout à coup, relevant d'une main délirante
Sa fille infortunée à ses genoux mourante,
Il attache à son pied un énorme cailloux ;
Et puis, tendant son bras sur le gouffre de l'onde,
Il parle, et ses accents, sous la forêt qui gronde,
Se mêlent aux cris du hibou.

VII

"Fleuve, te souvient-il des jours de mon enfance,
"De ces jours où, le cœur débordant d'espérance,
"J'aimais à m'enfoncer sous l'ombre des sapins,
"Quand mon aïeul, armant mon bras d'un arc de frêne,
"M'emmenait, au printemps, chasser l'ours ou la renne
"Qui venait boire à tes bassins ?

"Te souvient-il du temps où, libre comme l'aile
"Des oiseaux, ma peuplade, aux manitous fidèle,
"Comptait autant de fils que tu comptes de flots ?
"Du temps où, désertant ta nappe transparente,
"Nos guerriers s'endormaient, sous l'ardeur enivrante
"Du soleil, dans tes verts îlots ?

"Hélas ! depuis le jour où les Pâles-Visages
"Sont de leurs grands canots descendus sur nos plages,
"Tout a changé pour nous ; et la feuille des bois
"Cache de nos sentiers la trace décroissante....
"Et de notre tribu, jadis toute puissante,
"Bientôt va s'éteindre la voix !

"Ne pouvant supporter leur arrogance extrême,
"J'avais fui, jeune encor, ces hommes au front blême,
"Qui tremblaient attachés au poteau de la mort ;
"J'avais planté bien loin ma cabane coquette,
"Et l'aigle des monts seul connaissait ma cachette
"Sous les vastes forêts du Nord !

"Je vivais isolé, la tristesse dans l'âme,
"Trouvant le miel sans goût, et le soleil sans flamme.
"Mais un jour tout changea.... dans son vol triomphant,
"Le bonheur tout à coup s'abattit sur ma tente :
"Ma compagne, depuis bien longtemps dans l'attente,
"Me mit dans les bras une enfant !

"Oh ! dans son frais berceau que ma fille était belle !
"Quelle était belle à voir pendue à la mamelle
"Comme le papillon à la lèvre des fleurs !
"Que son babil d'oiseau caressait mon oreille !
"Comme je m'attristais quand, dans mes nuits de veille,
"Son œil si pur versait des pleurs !

"Mais mon enfant grandit !... Un jour que la tempête
"Faisait aux bois courber et relever la tête,
"Une peau blanche entra sous mon toit étonné :
"Je la reçus au coin du feu de ma cabane.....
"Hélas ! j'eusse mieux fait de lui broyer le crâne,
"De mutiler son corps damné !

"Sans ce maudit, ainsi que l'onde claire et douce
"D'un ruisseau paresseux chuchotant sur la mousse,
"J'aurais vu de mes jours le courant ombragé....
"Mais cependant, malgré la douleur qu'il m'a faite,
"Oui, malgré mon malheur, j'ai l'âme satisfaite,
"Car je suis à moitié vengé !

"Car ma main en a fait une facile proie !
"Car celle dont le front sous ma colère ploie,
"Indigne de revoir mon wigwam désolé
"Où le chagrin tuera la malheureuse veuve,
"Va rejoindre bientôt son amant que le fleuve
"Dans son froid linceul a roulé !"

VIII

Il dit, et, saisissant sa seconde victime,
En hurlant il la lance au milieu de l'abîme
Qui pousse, en l'empoignant, comme un cri de pitié ;
Mais aussitôt l'enfant revient sur l'onde amère :
La pierre en tombant a dénoué la lanière
Attachée autour de son pied.

Elevant son regard noyé par l'agonie
Vers le vieillard dont l'œil tout rempli d'ironie
Perce l'obscurité comme un ardent tison,
Elle s'écrie alors d'une voix convulsive :
"O.... mon... père... pardon !..." et l'écho de la rive
Redit dans le lointain : "Pardon !"

En entendant ces mots que sa fille lui jette,
Le vieil Indien sent une lame secrète
S'enfoncer dans son cœur devenu généreux :
N'écoutant que la voix du remords, il s'élance....
Il est trop tard : le flot, sous un baiser immense,
L'a fait disparaître à ses yeux.

Quittant, d'un pas distrait, les flots frangés d'écume,
L'homme devenu fou, retourne au feu qui fume,
Et là contre son cœur ajuste son mousquet....
Aussitôt dans la nuit un brûlant éclair passe,
Un fracas formidable éclate dans l'espace,
Et puis tout s'efface et se tait.

IX

A quelque temps de là, côtoyant le rivage,
Deux voyageurs, montés sur un canot sauvage,
Virent au pied d'un roc, où le fleuve bruit,
Deux cadavres qu'avaient déposés là les ondes :
C'étaient les deux amants qui dans les algues blondes
Dormaient leur éternelle nuit.

Dans le sable creusant à l'aide de leur rame,
Ils les mirent tous deux à l'abri de la lame,

A l'ombre d'un sapin aux rameaux longs, pendants ;
Puis, plantant une croix sur leur fosse remplie,
A genoux devant elle, et l'âme recueillie,
Ils y prièrent bien longtemps.

Et l'on dit qu'aujourd'hui, quand la brise est muette,
Le touriste, en rêvant, le soir, sur la dunette
Des grands palais flottants qui longent les galets,
Voit au-dessus du fleuve où l'étoile s'allume,
Deux fantômes charmants qui valsent dans la brume,
Mêlés aux jeux des feux-follets.

Et l'on dit que parfois, dans les nuits de l'automne,
Quand la rafale dit son refrain monotone,
Et courbe des forêts les fronts échevelés,
Le passant croit ouïr comme une voix humaine
Et le bruit incessant de quelque énorme chaîne
Contre les rochers ébranlés.

W. CHAPMAN

Mars 1874.

MEMOIRE D'UN JOURNALISTE

J'aimais beaucoup Rachel et elle avait beaucoup d'affection pour moi. Ce n'était certes pas ma notoriété comme journaliste qui m'avait attiré ses sympathies, car je commençais à peine à sortir de mon œuf, et la *Sylphide*, que je venais de fonder avait une bien petite importance. Mon journal était lu par les gens comme il faut, c'était tout ce que je demandais.

Je reviens à Rachel.
Bien souvent j'ai été là voir dans cet hôtel dont on a tant parlé et à propos duquel elle écrivait à un feuilletoniste :

"Cher ami, j'ai regretté d'être juste sortie quand vous veniez. J'avais à vous prier d'un petit rien du tout. De ne plus dire : *bâton de perroquet* en parlant de ma maison, parce que je suis bien décidée à m'en défaire un jour comme trop petite, et alors le proverbe resterait et lui nuirait. Vous savez comme on adopte facilement les mots, les phrases aux gens connus. A propos, si vous voulez venir dimanche mettre avec moi le bec dans l'aigle, il y aura autre chose que du chènevis. Si vous venez, il n'est pas dit que je ne vous donnerai pas un perroquet ; si vous ne venez pas, vous risquez plutôt le bâton !

"Votre amie,

"RACHEL."

C'était un véritable musée de curiosités artistiques de toutes sortes que cette petite maison. Que de fois elle m'a proposé d'y choisir un souvenir ; je n'ai jamais profité de ses offres, mais je regrette bien ma discrétion et le moindre objet qui me viendrait d'elle me serait bien précieux aujourd'hui. Voyant qu'elle ne pouvait rien me faire accepter de sa collection, elle m'a envoyé un grand cadre contenant sa photographie dans le rôle de Phèdre, avec une dédicace écrite de sa main. Je l'ai sous les yeux ainsi qu'une belle photographie faite d'après le portrait que Mme O'Connell a tracé d'après nature quelques heures après sa mort. Rachel est étendue sur son lit ; sa tête entourée de lauriers, empreinte encore de l'expression de la dernière douleur, repose sur un oreiller, ses bras retombés pour toujours, aux mains longues et aristocratiques sont placées parallèlement à son corps. Dans le pli formé par la jonction des sourcils rapprochés par une dernière contraction, on retrouve encore l'expression du masque théâtral de la grande tragédienne, c'est Phèdre morte qu'on croirait voir.

Pour obtenir assez de jour afin d'exécuter la photographie qui a servi au portrait de Mme O'Connell, on avait dû abattre un pan de mur ; quand au beau dessin de l'artiste, la famille Félix en a fait saisir chez Goupil les reproductions, désireuse sans doute de conserver pour elle seule le souvenir de celle qui, même morte, semblait devoir encore appartenir au public. L'original est dans la galerie de M. de Girardin.

Le peintre ne vaut guère mieux aujourd'hui que le modèle, car la pauvre madame O'Connell est devenue complètement folle et peut-être même n'est-elle plus de ce monde au moment où j'écris ces lignes.

J'ai dit plus haut que Rachel était, quand elle le voulait, la grâce et le charme même ; elle avait grand air et une distinction native.

Je me rappelle que vers 1842, Samson l'excellent comédien, donnait chez lui, rue Richelieu, des soirées et des bals fort recherchés, mais où l'on n'admettait en fait d'artistes que ceux qu'on n'eût reçus que dans les meilleurs salons.

Quoique je n'aie jamais aimé danser, bon gré malgré il me fallait participer au bal et je me demandais quelle serait ma victime, lorsque Rachel vint à moi et m'invita à danser avec elle.

—Mais, lui dis-je, je ne sais pas mettre un pied devant l'autre.

—C'est justement pour cela que je vous choisis, me répondit-elle en riant.

—En effet, nous regarderons d'abord ce que feront les autres et nous tâcherons de les imiter.

Nous entrâmes dans un quadrille où, au bout de deux minutes nous avions jeté le désarroi le plus complet. Je me rappelle surtout les reproches et les éclats de rire d'une dame du monde fort jolie, qui nous faisait vis-à-vis. Elle s'appelait madame De Launay ; je la vois encore quelquefois et je la trouve toujours charmante. C'est elle qui m'a rappelé que ce soir-là, Rachel était vêtue d'une simple robe de crêpe blanc garnie de ruches déchiquetées ; une petite guirlande de roses blanches composait sa coiffure.

Tout en suivant au hasard les figures du quadrille, il me vint une idée, je la confiai à Samson.

—Vous avez, lui dis-je, des sergents de ville en bas pour organiser la file des voitures ?

—Oui, eh bien ?

—Faites-en monter un ; je vais faire danser à Rachel un pas de cancan ; à peine aura-t-elle commencé qu'il faudra, sur un signal de vous, qu'il la mette en état d'arrestation.

Samson disparut ; je revins à ma danseuse.

—Tout le monde se moque de nous, lui dis-je, nous n'avons qu'un moyen de nous réhabiliter ; attaquons franchement un petit pas de cancan.

—Mais je ne le sais pas plus que le reste !

—Oh ! ce n'est rien, fit-je, en insistant, on lève un peu le bras, un peu la jambe, on improvise, et tout est bien !
Ce qui fut dit fut fait.

Je m'élançai devant mon vis-à-vis et je commençai un balancé quelconque. Aussitôt Rachel, pour n'être point en arrière, leva gauchement une jambe en étouffant de rire.

A peine avait-elle indiqué ce mouvement qu'un sergent de ville lui frappait doucement sur l'épaule de sa main gantée de coton blanc.

—On ne danse pas comme ça, madame, chez les personnes ! lui dit sévèrement le représentant de l'autorité.

Rachel s'arrêta stupéfaite devant ce sergent de ville qui venait de jeter un froid dans le bal, et qui jouait d'autant mieux la comédie qu'on ne l'avait pas mis dans la confidence.

On devine les rires qui éclatèrent autour de Rachel.

Elle s'amusa encore plus que les autres de la mystification et le sergent de ville la trouva d'autant meilleure qu'elle se termina pour lui par un grand verre de punch et un énorme morceau de brioche. Nous trinquâmes tous trois et jamais le brave homme ne s'est douté qu'il avait bu avec Hermione, Phèdre et Athalie.

J'arrête ici mes souvenirs qui, suivant leur louable coutume, commencent à me jeter dans un tout autre chemin que celui que je me suis promis de suivre.

H. DE VILLEMESANT.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE.

Paris, 10.—Des gelées blanches ont fait beaucoup de dommage aux vignes dans différentes parties du pays.

ANGLETERRE.

Londres, 4.—La Reine doit visiter l'Irlande l'automne prochain : elle sera probablement accompagnée du Duc et de la Duchesse d'Edimbourg.

Londres, 4.—Aujourd'hui à la Chambre des Pairs, Lord Russell a demandé copie de toute la correspondance échangée entre l'Angleterre d'une part et la France et l'Allemagne de l'autre. Il a aussi demandé quelle serait la conduite du gouvernement dans le cas d'une rupture entre ces deux nations.

Lord Derby a répondu à cette interpellation et a positivement déclaré que l'Angleterre resterait neutre.

Londres, 9.—Une dépêche spéciale au *Times* de Madrid dit que Serrano s'est déclaré incapable de résoudre la crise politique avant huit jours.

Londres, 11.—Une dépêche de Bayonne mande que Don Carlos a lancé une proclamation annonçant qu'il combattrait l'armée républicaine dans le Nord avec toutes ses forces.

ESPAGNE.

Madrid, 4.—Serrano est entré dans la ville de Bilbao, samedi après-midi.

Quelques carlistes se sont rendus aux républicains, mais le plus grand nombre battent en retraite et gagnent la province de Guipuz.

Les affaires dans la ville de Bilbao commencent à reprendre leur cours ordinaire.

Madrid, 4.—Le gros de l'armée royaliste est à Ripall sous le commandement de Don Alphonso ; Don Carlos est à Durango. On attend le maréchal Serrano en cette ville samedi prochain. Les habitants de Bilbao étaient sans pain depuis une semaine lors de l'entrée des troupes républicaines en cette ville. Les troupes nationales ont remporté la victoire dans les provinces d'Andalousie, Valence et Castille.

Lisbonne, 4.—Il y a eu une grande réjouissance en cette ville à l'occasion de la capture de Bilbao par les troupes républicaines.

Madrid, 6.—Le maréchal Serrano est arrivé cette après-midi en cette ville et il a été reçu avec enthousiasme par le peuple. L'armée républicaine marche sur Durango.

Des troupes de Carlistes sont signalées à Esletta et à Omezcua.

Madrid, 6.—On rapporte que le gén. Elio a arrêté 4 brigadiers carlistes pour trahison.

Le gén. Concha a été nommé général en chef de l'armée du Nord.

Durant le bombardement de Bilbao, 150 citoyens ont été tués ou blessés.

Madrid, 7.—Le Senor Castelar a félicité Serrano des succès qu'il a remportés contre les Carlistes.

Ce dernier a dit en réponse à un discours, que la cause Carliste était affaiblie, mais non pas encore perdue.

Don Carlos a lancé une proclamation pour encourager ses troupes et a exprimé l'espérance que le moment est proche où le triomphe de sa cause sera éclatant.

Madrid, 9.—Une dépêche de Bilbao mande que le général Concha est à construire des fortifications en cette ville.

Don Carlos est à une distance de 13 milles de Bilbao.

Madrid, 9.—Le maréchal Serrano est malade.

Madrid, 10.—La réorganisation du gouvernement est le principal sujet de conversation en cette ville.

CHINE.

Shanghai, 4.—Un incendie désastreux a ravagé la partie française de cette ville.

Les Chinois ont attaqué les résidents de ce quartier et ont pillé et brûlé plusieurs maisons. Les hommes de police ont été obligés de tirer sur les émeutiers et en ont tué plusieurs. La tranquillité est rétablie mais un malaise général règne. Les Chinois donnent pour raison de leur attaque que les Français construisaient un chemin qui passait par leur cimetière.

LES PILOTES DU FLEUVE.—L'année dernière il y avait trente-quatre pilotes qui faisaient le service. Cette année, il y en aura trente-sept. Ce sont tous des Canadiens-Français et quatorze viennent de Deschambault. L'âge de ces pilotes varie de 26 à cinquante ans. Un journal fait remarquer que les personnes qui ont embrassé cette profession vivent longtemps, car de ceux qui se sont mis à la retraite, il y en a sept qui sont âgés de soixante à soixante-et-dix-neuf ans ; l'un d'eux, le doyen des pilotes, a quatre-vingt-deux ans.

BIBLIOGRAPHIE

Nous offrons nos remerciements à M. Mazurette pour l'envoi de sa *Première Valse Caprice*, dédiée aux élèves du couvent Mont Ste. Marie, et publiée au Détroit. M. Mazurette fait honneur au pays par son talent musical. Sa dernière composition est tout à fait remarquable.